

Livres

Number 789, March–April 2017

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/84979ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (print)

1929-3097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(2017). Review of [Livres]. *Relations*, (789), 45–48.

La dette du Québec : vérités et mensonges

ATTAC QUÉBEC

Montréal, M éditeur, 2016, 143 p.

La dette : une obligation, un devoir ? Peut-on y réfléchir davantage et développer une véritable réflexion collective à son sujet ? Analyser de manière critique le concept même de la dette en observant ses origines et ses répercussions, en particulier au Québec : tel est l'objectif central qui a guidé le collectif



d'auteurs derrière ce livre d'ATTAC Québec, le troisième publié par cette association altermondialiste. Coordonné par Audrey Laurin-Lamothe, Chantal Santerre et Claude Vaillancourt, le collectif se questionne sur la dette comme instrument de soumission, sur ce qu'on peut apprendre de son histoire et aussi sur une dette oubliée : la dette environnementale.

Ce livre de vulgarisation s'appuie sur de nombreux rapports de recherche et discours médiatiques pour étayer son propos. Riche en détails, fort dans la déconstruction de prêts-à-penser courants dans les médias – comme ceux crédibilisant le compteur affolant de l'Institut économique de Montréal (IEMM) censé calculer la dette québécoise –, l'ouvrage amène le lecteur à adopter une position critique. Claude Vaillancourt, qui signe un chapitre sur l'intérêt de mener des audits citoyens de la

dette, résume bien ce questionnement en demandant : « à qui la doit-on ? Combien, précisément ? Dans quelles circonstances et dans quels buts se sont faits les prêts ? » (p. 17-18).

Le collectif apporte à ces questions des réponses intéressantes, en analysant entre autres comment la dette est dramatisée pour justifier des mesures d'austérité. Au Québec comme dans bien des pays, cette instrumentalisation de la dette existe et cache le fait que notre gouvernement se prive délibérément de revenus importants depuis des années. Comme on le sait, il met l'accent sur « l'urgence » de réduire la dette, au moins depuis la loi sur le déficit zéro adoptée sous le gouvernement du Parti québécois, en 1996, puis depuis la publication du manifeste *Pour un Québec lucide*, en 2005. À cet égard, le chapitre signé par Rimal Illel Mahleb et Clara Dallaire-Fortier esquisse bien la petite histoire de la dette publique québécoise.

Sans nier l'importance de s'occuper adéquatement de cet enjeu, Chantal Santerre explique pour sa part qu'avant de brandir l'épouvantail de la dette, il faut savoir ce que les tenants de son remboursement soi-disant prioritaire mettent sous ce vocable. Elle nous aide à comprendre les différents concepts – dette nette, dette brute, dette du secteur public, etc. – qui, habilement manipulés, servent à justifier le désengagement de l'État de sa mission sociale. Cela se traduit notamment par un démantèlement des services publics et par l'augmentation du taux d'endettement des ménages au fil du temps. Audrey Laurin-Lamothe et Céline Hequet s'y attardent, expliquant entre autres que l'endettement devient, pour les ménages, « leur dernier filet de sécurité » (p. 57).

Mais l'originalité de l'ouvrage réside dans sa synthèse finale qui est en fait un renversement complet de la prémisse de base des défenseurs du remboursement de la dette, affirmant que « si on ne fait rien, ce sont les générations futures qui devront payer la facture ». En effet, Dominique Bernier souligne que la dette qu'il faut rembourser prioritairement, c'est la dette environnementale. Elle le montre bien, notamment en chiffrant le coût de la dégradation de l'environnement à partir du rapport de l'ONU

intitulé « Évaluation des écosystèmes pour le millénaire », publié en 2005 : les dépenses des États pour pallier cette dégradation pourraient être de l'ordre de 14 trillions (14 mille milliards) de dollars entre l'an 2000 et 2050.

En tant que citoyens, nous nous devons d'élargir notre réflexion sur des dimensions encore méconnues et cachées de la dette. Cet ouvrage y contribue.

Simon Paré-Poupart

L'âge des démagogues

PIERRE-LUC BRISSON. ENTRETIENS AVEC CHRIS HEDGES

Montréal, Lux, 2016, 128 p.

A entendre la plupart des spécialistes de la politique américaine, l'arrivée de Donald Trump à la Maison-Blanche était imprévisible. Ils auraient dû accorder davantage de crédibilité aux analyses de Chris Hedges, dont ce livre d'entretiens avec l'essayiste québécois Pierre-Luc Brisson nous permet d'apprécier la richesse.

Ancien correspondant de guerre pour le *New York Times*, journaliste primé (il a reçu le Pulitzer en 2002), essayiste prolifique, Chris Hedges écrit depuis longtemps déjà sur la faillite des élites progressistes américaines et la montée du populisme et de l'extrême-droite qui prend appui sur les conditions de vie pitoyables des Américains des villes industrielles délaissées par la grande entreprise. Possédant une maîtrise en théologie de l'Université Harvard, en



plus d'être ministre du culte dans l'Église presbytérienne, il a dénoncé la montée de la droite religieuse dans *American Fascists: the Christian Right and the War on America* (Free Press, 2007). Dans *L'Empire de l'illusion* (Lux, 2012), il réalise une véritable enquête sur une Amérique qui incarne la société du spectacle, telle que conceptualisée par Guy Debord. Puis, avec *La mort de l'élite progressiste* (Lux, 2012), il signe un essai percutant dans lequel il dénonce la proximité des élites politiques progressistes avec les grands capitaines du néolibéralisme – un carquois bien rempli de flèches qu'il destine aux grandes figures du Parti démocrate dont Barack Obama et Hillary Clinton. Comme chroniqueur pour le site Web progressiste *Truthdig*, il poursuit ses réflexions sur ces phénomènes sans toutefois donner le bon Dieu politique sans confession à Bernie Sanders (comme le font d'autres médias indépendants américains de gauche comme *Democracy Now!*) qu'il qualifie de politicien impérialiste – Hedges ne faisant pas toujours dans la subtilité...

Pierre-Luc Brisson, historien de formation et passionné de politique (il tient, entre autres un blogue dans Voir.ca et au *Huffington Post Québec*), réussit au fil des entretiens à pousser Hedges à approfondir et à clarifier son propos sans jamais le pousser dans les câbles. Il manifeste un grand respect pour sa pensée, malgré quelques divergences, et on sent une certaine complicité s'établir entre eux.

Pour Hedges, les populistes de droite comme Trump et les leaders du Tea Party n'ont fait que couvrir les angles morts de l'élite progressiste pour s'approprier le vote ouvrier et celui des classes populaires se sentant trahies par une prétendue gauche qui, à force de compromis avec l'élite néolibérale, s'est trop préoccupée de sauvegarder ses propres privilèges.

Dans le contexte de la dernière élection américaine et du climat politique en Europe, où l'extrême-droite poursuit son ascension au point où la France pourrait éventuellement voir le Front national obtenir la balance du pouvoir, ce petit ouvrage se présente comme un outil de

compréhension des transformations sociopolitiques qui secouent actuellement une bonne partie de l'Occident.

Pour citer Brisson, «à l'heure où les vociférations des démagogues font appel aux instincts les plus sombres qui sommeillent au sein de nos sociétés, [la voix de Chris Hedges] est une voix discordante qui doit être entendue».

Martin Forgues

Nous sommes le territoire!

MICHEL BEAUDIN, CÉLINE BEAULIEU, ARIANE COLLIN, GUY CÔTÉ, CLAIRE DORAN, LISE LEBRUN, RICHARD RENSCHAW

Montréal, Novalis, 2016, 152 p.

Quel beau titre que celui de cet ouvrage collectif du Groupe de théologie contextuelle! Et juste en plus. Il parle effectivement davantage d'être et d'identité que d'avoir et de possessions. Il n'hésite pas à présenter notre environ-



UNE FORCE
POUR LA SOCIÉTÉ

AREQ
Association des retraitées
et retraités de l'éducation
et des autres services
publics du Québec CSQ
areq.lacsq.org



nement physique comme une extension de nos maisons, de nos terrains, de nos manières d'être ensemble, de nos corps même. Ici, le territoire devient un véritable acteur social : il nous imprègne et nous fait, nous interroge et nous ancre, nous inquiète et nous réjouit. Lorsque, comme moi, on habite la Gaspésie, la lecture de ce livre ne peut que toucher une corde sensible en plus de fournir une solide analyse, un argumentaire convaincant et quelques perspectives d'avenir innovatrices. Mais nul besoin d'habiter en région pour apprécier cette réflexion, car il presse que partout au Québec on cesse de considérer le territoire uniquement comme une banque de ressources à vendre. Pourquoi ne pas le voir et le recevoir, à l'instar de ce collectif, comme un don, comme un élément majeur de notre identité québécoise, aussi important que la langue, la séparation de l'Église et de l'État, et l'égalité homme/femme ?

Cet ouvrage en possède en tout cas le souffle. Il vise haut et loin sans jamais décoller de la conjoncture sociétale actuelle. On y rend compte de l'ampleur du défi (plus qu'un changement, une mutation), de l'entrechoquement de valeurs (privilégier l'emploi ou l'environnement), de l'ambivalence de nos choix (apport de capitaux ou protection du terroir). On y présente deux points de vue, renvoyés allègrement dos-à-dos : la vision comptable, prédatrice et gestionnaire de profits et la vision culturelle, promotrice d'interconnexions vitales entre les humains et leur habitat. Une démonstration sous forme dialectique présente chacune. Côté ombre, on dénonce l'abus

de pouvoir des minières, l'idéologie néolibérale des gouvernements et l'exclusion des Premières Nations de la gestion de leurs terres ancestrales. Côté lumière, on propose une approche spirituelle du territoire, puisée dans la tradition chrétienne de l'Alliance que l'on dit, à bon escient, apparentée aux spiritualités autochtones.

Malgré quelques expressions théologiques inutilement spécialisées dans une publication qui vise un large public, telles « le Verbe en qui Dieu a créé le monde » (p. 98), « présence christique » et « présence agissante du Verbe » (p. 99), une intéressante réflexion théologique donne un nouveau souffle à un thème de l'Ancien Testament, somme toute passablement oublié : l'Alliance entre Dieu et son peuple bien-aimé. En recevant de Dieu une terre sur laquelle il pourra enfin se reposer, Israël s'engage à renouveler ses manières d'habiter et de vivre le territoire. En échange, Dieu lui fait la promesse d'un accompagnement indéfectible tout au long du cheminement social, politique, économique et spirituel qui fera du peuple une communauté de sens, de liens, de biens.

Dans la dernière partie, axée sur l'agir, le collectif prend notre terroir à bout de bras et propose aux lecteurs et aux lectrices de le « libérer » et de le « jardiner, parcelle par parcelle » (p. 105). Le projet est colossal mais déjà amorcé. Des pratiques contemporaines expérimentent déjà une autre façon de mettre en valeur, d'enrichir et de redistribuer l'apport socioéconomique que nous offrent nos richesses territoriales. Les actions posées sont des formes de résistance, d'occupation, de dénonciation et d'alternatives. Elles sont en train d'initier un véritable mouvement d'ensemble qui sera potentiellement en mesure de créer « une communauté de destin entre le territoire et nous » (p. 89). Au Québec, nous sommes une nation, une langue, des valeurs... mais aussi un territoire. Comme l'a dit Fred Pellerin, « Le Québec, c'est tous ces petits points, ces petits picots, là sur la carte... c'est du monde, du vrai monde ! »

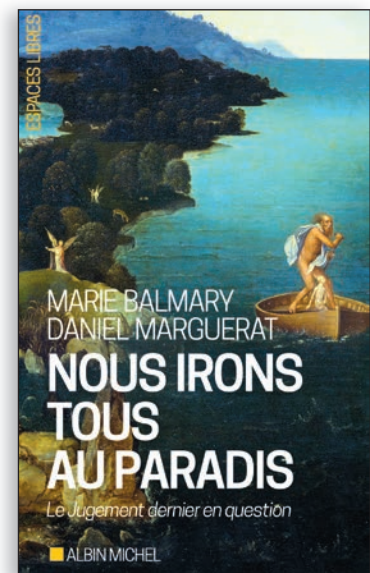
Lise Baroni Dansereau

Nous irons tous au paradis *Le Jugement dernier en question*

MARIE BALMARY ET DANIEL MARGUERAT

Paris, Albin Michel, « Espaces libres », 2016, 267 p.

La réédition en format de poche de ce volume déjà paru en 2012 permet d'attirer l'attention de nos lecteurs sur cet ouvrage fort important à maints égards, et pas seulement sur le plan théologique. Son titre, emprunté à une chanson de Michel Polnareff, ne porte pas sur le paradis, mais bien sur le jugement, comme l'indique le sous-titre. Nous vivons dans un monde où triomphe l'injustice et l'hypothèse d'un jugement divin est encore souvent perçue par les croyants comme la revanche des bons. Qu'est-ce que cela peut vouloir dire pour nous aujourd'hui ?



Le livre se présente comme un dialogue entre Daniel Marguerat, exégète et théologien protestant et Marie Balmary, psychanalyste catholique. Ils s'étaient rencontrés en 2006 lors d'une conférence sur la mort. Daniel Marguerat avait affirmé : « Dieu se prononcera sur la vérité de chacun : pour son bonheur ou pour sa honte » (p. 11). La référence à la honte avait fait sursauter Marie Balmary et les deux auteurs ont

alors décidé d'un commun accord de pousser plus loin leurs réflexions. Cela donne une série de huit chapitres, écrits alternativement par l'un et par l'autre. En conclusion, les deux auteurs s'échangent six courtes lettres. Le tout donne un genre littéraire assez singulier, mais l'ensemble est particulièrement réussi. Marguerat est un exégète compétent et rigoureux et les relectures psychanalytiques de passages bibliques faites par Marie Balmay sont particulièrement inspirées et éclairantes.

Un livre de ce type se résume mal, car l'argumentaire en est assez serré. Les auteurs rejettent fermement les oripeaux d'une pastorale de la peur et du macabre qui a marqué l'histoire et dont la marque reste inscrite dans l'hymne funèbre *Dies Irae*: « le Moyen-Âge n'a pas lésiné sur la dramatisation du Jugement dernier. [...] Cette rhétorique de la terreur s'inscrivait dans une intention précise: faire pression sur les fidèles afin de maintenir leur appartenance au troupeau des élus. Pour les "méchants" une seule issue: obtenir *in extremis* le pardon

de leurs crimes; l'Église monnayait au prix fort le prix du salut» (p. 8-9).

Il reste que le Jugement dernier est partout dans la Bible, dans l'Ancien Testament, mais aussi dans le Nouveau: des 27 livres qui le composent, seule la courte lettre de Paul à Philémon n'en parle pas. D'où l'opinion théologique de Marguerat: « Je dirais du Jugement dernier qu'il est une fiction fondatrice, qui engendre responsabilité et non culpabilité. » Même si l'« Église médiévale s'en est servie pour répandre l'effroi des damnations éternelles » et que « des prophètes de malheur brandissent aujourd'hui le Jugement dernier pour alimenter un discours de fin du monde », Jésus, en « conteur de paraboles », l'a mis fondamentalement « au service d'une rhétorique de la responsabilité » (p. 208).

À propos des paraboles de Jésus, qui sont nombreuses à être commentées et interprétées, j'ai particulièrement apprécié la relecture bouleversante qu'a faite Marie Balmay de la parabole « des talents » (Matthieu 25, 14-30) et

de celle de « l'infirme de la piscine » (Jean 5, 1-8).

Nous avons affaire ici à un véritable feu d'artifice de sens, toujours respectueux, toujours exigeant. Et pourtant, la résistance de Marie Balmay à l'égard de la honte qu'évoquait Daniel Marguerat subsiste. Elle s'étonne que l'on parle de honte et qu'on oublie la gloire, le désir d'infini. Elle attribue cette divergence à ce qui différencie les deux auteurs: un homme, suisse, protestant et théologien, faisant face à une femme, française, catholique et psychanalyste. Le protestant, axé sur la lecture paulinienne, insiste sur la grâce et la responsabilité en se méfiant de la « gloire » qui peut dériver en abus de pouvoir. La psychanalyste refuse pour sa part le vocabulaire de la honte et entrevoit la fin dernière comme « une sortie du statut de créature pour entrer dans la joie divine » (p. 254). Le débat est fascinant tant du point de vue de la théologie que de celui du dialogue œcuménique. Et il mérite d'être prolongé grâce à notre lecture.

André Beauchamp

